



# «L'Asturienne», une mine d'or et de zinc

Après la mort de son père, la romancière Caroline Lamarche a pris le relais de cet ingénieur qui étudiait l'épopée de sa famille de riches industriels. Elle en tire un livre passionnant où l'intime se mélange à l'histoire minière ibérico-belge.

**A** l'ami communiste Maurice, qui s'intéresse à ses recherches sur sa famille «dans le zinc en Espagne», Caroline Lamarche raconte un songe. «Mon père avait rêvé qu'il se trouvait au pied d'une statue qui représentait son propre père, Alfred, qu'on surnommait Fredo.» Elle poursuit plus loin: «[Il] tentait de toutes ses forces de grimper pour le rejoindre. En vain: Fredo, sur son socle, était définitivement hors de portée.» L'autrice finit par comprendre que ce rêve paternel «reflétait moins un échec intime – celui de l'amour filial – qu'un malheur dynastique. C'était le cauchemar d'un homme qui, héritier d'une longue chaîne de pionniers de l'industrie, se trouvait le premier à ne pouvoir rejoindre cette illustre position». Que restait-il alors à l'ingénieur-géologue Freddy Lamarche? Se faire l'archiviste de cette saga belge commencée dans les années 1830 et close à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Mais Freddy Lamarche est mort en 2001, à 80 ans, laissant ses recherches en cours.

*L'Asturienne*, récit de Caroline Lamarche, sa fille aînée, romancière et nouvelliste (lire *Libération* du 15 mars 2019), apporte une consécration posthume à ce travail. C'est une déclaration de tendresse, une tentative de poursuivre après la mort une conversation avec un père affectueux mais réservé. Qu'aurait-il pensé en la voyant prendre

son relais? Elle est réduite à des suppositions, tombe parfois dans des impasses. Mais une voix vivante vient alors à son secours: celle de sa mère, une très vieille dame presque aveugle, emmitouflée dans des Dammart, qui écoute en continu des livres lus, plus précisément *la Recherche du temps perdu*.

Nicole Lamarche, née Laloux, est une descendante de la «dynastie» des Hauzeur, celle du zinc, elle a été témoin de la splendeur, au temps du grand-oncle Louis (1876-1952), dit «Louis d'or», ou «Maxi Louis», qui fréquentait les grands d'Espagne. Du côté paternel de la romancière, les ascendants étaient entrepreneurs dans le tabac et la sidérurgie. Dans ce monde, dont le berceau était Liège, on se mariait entre soi, et l'arbre généalogique de Caroline Lamarche présente plusieurs entremêlements endogames. «Les vôtres: tous des salauds qui méritaient le goulag!» grommelle l'ami Maurice, académicien, spécialisé dans l'histoire de la métallurgie.

**Fièvre des archives.** C'est en voulant changer une ampoule qu'un jour de 2013, Caroline Lamarche trouve dans la cave de la maison parentale une malle d'archives classées, annotées par le père. Dans un corridor, d'autres documents avaient été rangés. Une fois enclenchée la fièvre des archives, l'autrice raconte ses visites à des parents

plus éloignés. Le grenier d'un cousin s'avère être une mine d'or. Toute une correspondance est exhumée, professionnelle ou intime, de «chères épouses» à leurs maris partis au loin, en Ibérie, et vice-versa.

Certaines lettres datent du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un peu avant la création de la Compagnie royale asturienne des mines, créée en 1853. Le besoin de zinc est alors grandissant. Il est le métal roi des villes en transformation. Dont Paris avec les travaux de Haussmann. Le zinc est partout. Sur les toits, dans les cafés, les cuisines, les salles d'eau: baignoires, seaux, bassines sont faits de cette matière grise qui se patine de traînées blanchâtres. La Belgique, en particulier Liège et ses gisements, tient une place de premier plan dans cette histoire du zinc qui sert aussi à faire du laiton, indispensable pour fabriquer des cartouches.

Peut-on s'enthousiasmer pour l'histoire d'un métal? Oui. Au fil de la lecture, cette saga de pionniers capitalistes, de découvreurs de mines, d'innovateurs, prend corps. Elle croise les deux Guerres Mondiales, celle civile d'Espagne, et l'histoire du charbon. Pour fabriquer du zinc, il en faut beaucoup. Ce qui poussa les ancêtres de Caroline Lamarche à s'implanter dans les Asturies, où l'on trouvait les deux produits miniers. La Compagnie royale avait pignon sur rue à Madrid et Paris, Maxi Louis fréquentait le roi d'Espagne,



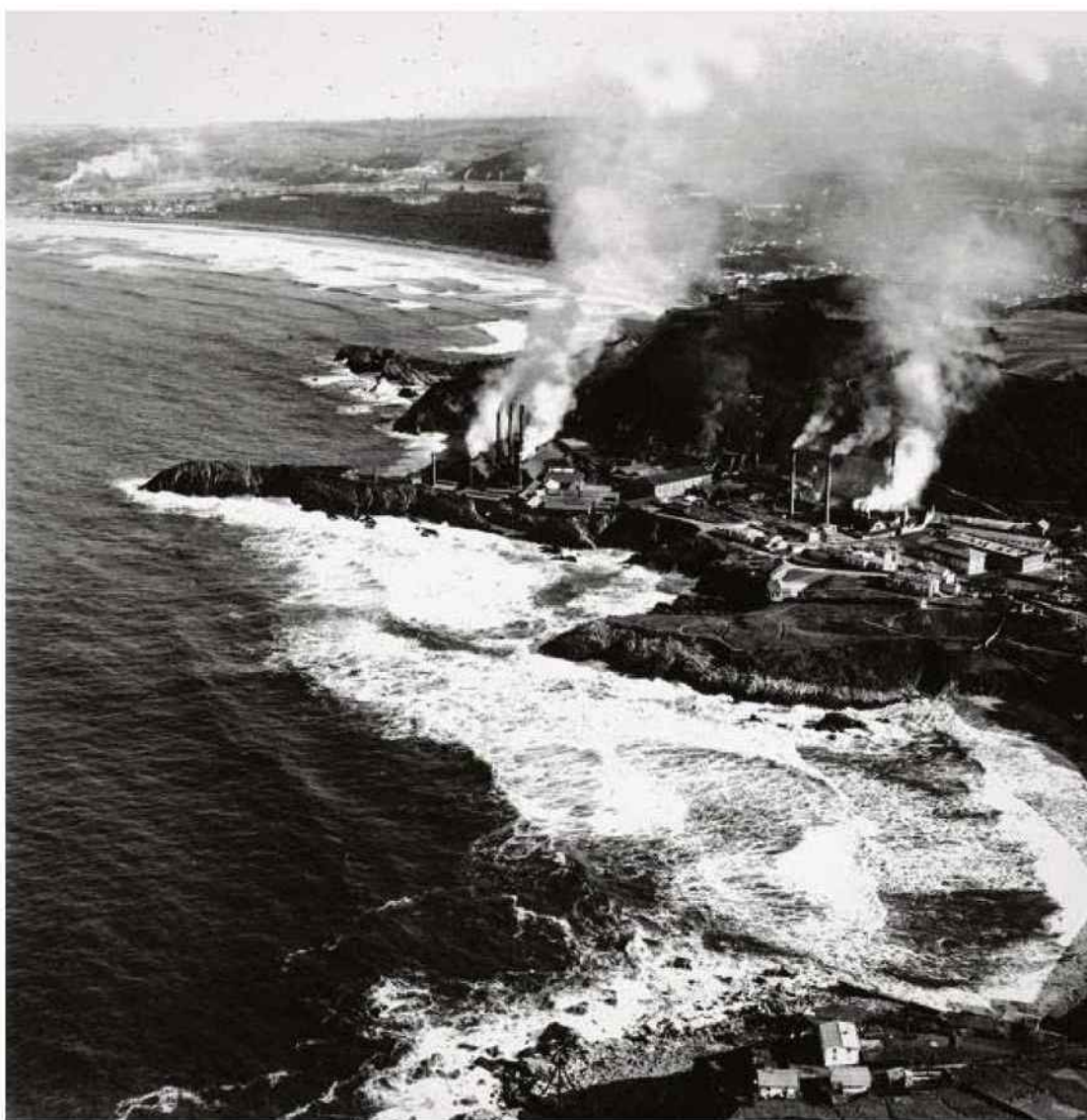
chasseur comme lui. Il avait fait construire, dans le massif des Pics d'Europe, un chalet gigantesque où il recevait. A sa mort, tout l'héritage alla à sa veuve aristocrate et fila en Angleterre. Une génération plus tôt, la reine d'Espagne avait offert un bracelet incrusté de perles à sa mère. Le bijou est toujours en Belgique. La légende familiale, jalonnée de photos, se déploie.

**Versant ouvrier.** Caroline Lamarche n'est pas une descendante rangée et prend peu à peu ses distances avec l'épopée officielle. Et c'est dans l'évolution de ce regard que réside l'un des intérêts du livre. *«Un seul être est garant de mon juste milieu: mon père»*, écrit l'autrice. Elle se rend dans les Asturies. Y rencontre le responsable d'un centre d'archives consacré à ces cent cinquante ans d'histoire minière ibérico-belge, prend connaissance de tout un pan escamoté par l'histoire officielle de la Compagnie: les grèves de 1901, 1903, 1912, la présence de gardes civils sous le franquisme, les catastrophes dues à l'exploitation minière dans les années 60. Le versant ouvrier de ce chapitre de l'histoire de la métallurgie prend ainsi de l'ampleur. Revient alors en tête une description glaçante du début du livre. Celle de résidus de coulées de fonderie, près de Liège, *«qu'on aurait pu croire ratées et qui étaient, en réalité, criminelles»*: un jardin de morts anonymes, des *«cloches-tombes»* d'ouvriers de la sidérurgie engloutis accidentellement par le métal en fusion, *«et dont la disparition n'avait laissé aucune trace, pas le moindre cadavre, pas le moindre ossement, pas même un tas de poussière»*.

**FRÉDÉRIQUE FANCHETTE**

CAROLINE LAMARCHE  
**L'ASTURIENNE** Les Impressions  
nouvelles, 340 pp., 22 €.

C'est une  
déclaration  
de tendresse,  
une tentative de  
poursuivre après  
la mort une  
conversation avec  
un père affectueux  
mais réservé.



**La mine familiale d'Arnao dans les Asturies.** ARCHIVES DE FREDDY LAMARCHE ET NICOLE LALOUX